

Jean Hick ça Coltraine

Vers la seconde moitié du siècle dernier, après d'insupportables horreurs, il a fallu supporter, et quelques-uns ont pris des libertés. Exemples : Charlie Parker jubile et Pollock dégouline.

Par-ci par là ça brûle, mais on invente la guerre froide. Les affaires sont les affaires. Par bonheur quelques-uns, immodestes, chahutent les vieilles lunes, et en plantent d'autres. La représentation était caduque alors une geste balbutie, prend la parole ou empoigne des agents graphiques.

À New York John Coltrane est surchauffé par Miles Davis, puis Monk le met sur son pavois. En 1959 c'est l'intensité joyeuse de « Giant Steps », puis il virevolte de délires en prières (c'est la même chose) jusqu'à l'autodestruction, - il est touché au flanc droit.

À l'époque, le peintre Jean Hick (Seraing, -) a griffonné des salutations à celui dont il écrit le nom phonétiquement : « Hommage à Coltraine » peut-on lire parmi des traces syncopées. De fait, cette musique – un « non-dit qui parle » selon le poète Edmond Jabès, entraîne avec, emporte au-dedans, d'où ça rebondit.

Quoi, ça ? Oyez, Voyez ! Le son est le frère de la couleur. Par l'un et l'autre surgissent des insurrections détruites par leur écho, des pics en forme de gouffres, des murmures soudain grognements, caresses et coups confondus.

Singulier passage : à son acmé le lyrisme se consume, frappé d'auto-combustion. Il faut recommencer, ad libitum.

Mais l'auditeur, le regardeur ? Qu'il rencontre ce point (rarissime mais si présent, en l'occurrence) gorgé de ce qui est en lui-même et dont il ne sait rien, - et c'est la vie à mort. Puissiez-vous...

- Lettre de Marc Renwart à Jean Hick (inédite, 13/10/2007)

Mon cher Jean,

... Maintenant que le temps du repos est venu, que l'œuvre accomplie s'accomplit, que la grandeur se fait présence, enfin paraît le chef-d'œuvre...

Désormais à jamais pour ce que tu nous as fait, est arrivée l'heure de la reconnaissance.

Le moment de cette redevance aussi indescriptible que structurante qui t'est due et dont jamais nous ne pourrons nous acquitter.

Car ce que nous te devons, relevant tout autant de l'intime que du commun, n'est pas quantifiable.

La conscientisation de la conscience,

la fréquentation physique de la pensée,

la perpétuelle redynamisation des sens et du sens,

le physique de la métaphysique, ne sont pas de nature et, dès lors, ne saurait s'inventer de contre-partie.

Ce don si pur, si gratuit, si désintéressé n'était lié à aucune contingence.

Avant de te connaître, avant de pratiquer ton œuvre, avant que de s'en être approprié l'énergie, nous ignorions l'immensité de notre pauvreté.

Sans savoir que nous percevions si mal.

Sans avoir l'indispensable du nécessaire.

Sans voir la réalité de l'être au monde.

Et cette inimaginable richesse dont tu nous a fait cadeau, comment la partager à notre tour ?.

Comment faire comprendre que le fondement n'est pas le savoir mais la mise en disponibilité ?

Comment faire admettre la primordiale alliance de la lucidité et de l'humilité ?

Comment faire saisir que l'essence est consubstantielle à l'existence ?

Pour aboutir tu as accepté l'indifférence, le rejet, la pauvreté ; tu as toléré l'animosité, la malveillance la bêtise ; tu as surmonté le doute, le découragement, la perte du soi.

Les souffrances endurées, les détresses surmontées, les solitudes acceptées n'ont pas été vaines.

Elles sont venues jusqu'à nous pour nous plénifier le vivre, élargir notre appréhensible, donner substance à nos philosophances.

Elles ont fait découvrir le possible et l'espérable.

Elles ont transmuté le visible en vision.

Si le bonheur existe, c'est bien celui que tu nous as élaboré avec tant de constance et de bienveillance.

Si notre esprit a conquis de nouveaux territoires, c'est bien sous ta guidance et grâce aux prodigieuses sensations que tu as mis à disposition.

Si notre envol prend son ampleur, c'est bien parce que tu as réussi à ramener des aubes du temps, les forces dont nous avons besoin.

Une écriture sur ta peinture ne peut atteindre à aucune pertinence.

Elle seule, en son en-soi, peut véhiculer ses vérités, exprimer l'indicible et sublimer le désir.

Elle est la volonté cosmique et la géographie de notre infime.

Elle est la clé du percept et la justification du concept.

Elle est ce qui ne peut s'attendre.

A toi, donc, amplificateur magique du son originel ; à toi, infatigable interpellateur de l'advenance ; à toi, incorruptible pourfendeur des complaisances sociétales ; à toi mon ami, mon frère, respect et gratitude.

Marc Renwart 13.10.2007

Pour informations complémentaires, biographie développée, textes de l'artiste...nous vous renvoyons au site www.art-info.be

Extraits de la biographie argumentée de Jean Hick, tirés du site de Marc Renwart

www. art-info.be

Jean Hick et la musique

Jean Hick

né à Seraing le 30 août 1933 - décédé à Liège le 26 septembre 2011.

Après des études de violon et composition, il se tourne vers la peinture. Formation en peinture décorative, ses premières œuvres figuratives laissent rapidement la place à une abstraction lyrique. Suit une formation de graveur chez William Hayter à Paris en 1961 avant de revenir à Liège, où il se partage, pendant quelques années encore, entre musique et peinture. Si après 1967 nous ne trouvons plus trace de compositions musicales de l'artiste, nous avons été témoins de l'importance de la musique tout au long de son existence : jazz ou musique classique résonnait en permanence dans son atelier comme dans ses espaces de vie. (note de FF&MR)

« Comme d'autres font du jardinage ou de la pêche à la ligne, son père, un tourneur serésien, faisait de la peinture. Il dessinait très bien. C'est sans doute pourquoi, dès son plus jeune âge, Jean-François Hick peignait déjà. Mais il était alors plus particulièrement attiré par la musique. Après les classiques leçons de solfège, il joua du violon et eut la chance de suivre des cours particuliers de musique relatifs à tout ce qui touche à la composition et à l'orchestration, l'harmonie, la fugue, le contrepoint. Il fut notamment l'élève doué du violoniste Lenaerts, lequel avait accédé à la notoriété par des concerts en Allemagne (...)

Passant de la musique à la peinture par le biais de la décoration, Jean -François Hick n'avait fait jusque-là que du figuratif. Il puisait un peu partout son inspiration, réalisant des natures mortes, des paysages et surtout des compositions avec des personnages. Il s'aperçut alors qu'il n'arrivait pas à se dégager de l'influence de divers grands peintres. Cézanne, notamment, le touchait beaucoup. Il se mit à faire des paysages en atelier. Ces paysages devenaient de plus en plus stylisés et sa rencontre avec Plomteux l'orienta vers son monde d'expression actuel, la peinture résolument non-figurative. (...) » J .Fr. Dechesne in Vers l'Avenir, 17/4/68.

1960

(24/04-07/05) Liège, Galerie Saint-Jacques. Groupe 2

* Freddy Beunckens, Johan Braun, Diot, Fiévet, Jean Hick, Jo Rome.

- Silvin Bronkart in Le Monde du Travail ?

«Hick est le plus actuel du groupe. En voyant ses œuvres nous nous souvenons des propos de Klee : « Naguère on représentait des choses que l'on pouvait voir sur terre, que l'on avait ou que l'on aurait eu plaisir à voir. Maintenant c'est la relativité des choses visibles que l'on révèle. Par rapport à l'ensemble de l'univers, le visible n'est qu'un exemple isolé et d'autres vérités existent, latentes en bien plus grand nombre ». C'est peinture, jaillissement ordonné, combinaisons simultanées de formes, mouvements, contrastes, coloris. Harmonie, ou même l'imprévu est coordonné. Il se dégage des toiles une sensation de grande liberté, délectable. Les pâtes sont fraîches et belles. Entre autres peintures, « Kôchel 3 », aux tons rosés et dorés, vivants de chaleur. »

- Victor Moremans in ?

«Hick est le non-figuratif du groupe. Lyrique, ses compositions sont colorées, chatoyantes et agréables. Il pratique une sorte de divisionnisme extrêmement lumineux et apporte, dans le genre, une note très originale et, ma foi, personnelle ».

1962

- n. s. A l'Apiaw : Hick in ? / ? / 1962.

Pour Jean Hick, exposer à l'Apiaw dont on aime la rigueur dans le choix des invités, après l'illustre Delvaux qui aura certainement donné à Liège la meilleure exposition de la saison, relevait du défi. Après l'insolite vision de notre monde que nous donnait le maître, Jean Hick nous charme par un grand bain de fraîcheur, de puissance d'émotion et de lyrisme. On applaudit à la qualité de cette exposition et sans la prétention de jouer les prophètes, on prévoit pour ce jeune artiste de chez nous une belle carrière et une future renommée tant il y a chez lui de la spontanéité dans l'expression, de la délicatesse dans les harmonies colorées et de conscience dans le travail.

Jean Hick peint « format moyen », ce qui, je crois, convient à l'expression de son art. Point ici de grands panneaux brossés comme avec rage, mais de délicates gouaches équilibrées et fort harmonieuses, révélatrices de qualités plastiques. Il faut cependant distinguer : si l'artiste – qui a appris beaucoup de ses séjours parisiens – manifeste une sorte de pudeur aimable « dans les « petites » œuvres, une minutie qui aime s'attarder dans un fort beau chromatisme, parfois il libère son inspiration qui atteint alors une sorte de violence contenue.

Jean Hick pratique un abstrait « chaud » et sage en ce sens que son lyrisme, la poésie des couleurs et des élans partent d'une âme jeune ignorante du désespoir. J'ai beaucoup aimé les gouaches, « opus 9 » ainsi qu'un fort beau collage « Bach ».

Remarquez l'équilibre et l'éclat de « Marbre taillé ».

Jean Hick est jeune et il inaugure une belle carrière. Il faut suivre cet artiste.

- Victor Moremans. Jean Hick à l'Apiaw in ? / ? / 1962.

C'est un jeune peintre liégeois dont on avait vu, de ci et de là, l'une ou l'autre œuvre dans des expositions d'ensemble qui occupent cette quinzaine la salle de l'Emulation. Il y présente sous les auspices de la Commission des Beaux-Arts de l'A.P.I.A.W. une trentaine de gouaches et de tempera qui n'ont d'autre prétention, ce qui n'est déjà pas si mal, que d'être une fête pour les yeux.

Ce n'est pas en effet parce que ses œuvres s'appellent « Eté indien », « Les après-midis de Monsieur X. », « De Belleville à Ménilmontant », « L'oiseau bleu », « Harpe d'herbe », « L'Orgue des anonymes », « Vent d'automne » ou « Marbre taillé » qu'on doit tâcher d'y découvrir un sens clair et précis. Ces titres peuvent tout au plus servir d'indication pour justifier le choix des couleurs utilisées par le peintre ou aider le visiteur à pénétrer dans le monde merveilleux que l'artiste lui propose de visiter.

Regardez cette peinture nous dit Julie Vauvert. « N'exigez rien d'elle. Elle vous donnera plus que vous n'espérez. Regardez-là. L'une après l'autre des vies renaissantes éclosent à sa surface, se déroulent, se multiplient. Selon ce que vous serez, elle vous répondra pourvu que vous soyez aimant. Que vous y pressentiez l'effroi, l'amour ou l'enchantement..., elle peut vous découvrir ce qu'il y a en vous de plus vrai ou de plus caché ».

Nous avons suivi ce conseil et avons longuement regardé la peinture de M. Jean Hick. C'est pour l'enchantement que nous optons. L'enchantement que provoque un jeu de couleurs claires, chaudes ou graves qui naissent, grandissent, éclatent et retombent comme celles d'un feu d'artifice qui ne s'éteindrait pas.

Que Jean Hick soit un lyrique, on ne peut en douter. Qu'il soit sensible, c'est également évident.

Mais il y a là plus qu'un jeu subtil, riche et nuancé. Ce que nous livre J. Hick c'est sa joie sans doute mais c'est aussi sa mélancolie et son inquiétude, un chant personnel, en fin de compte, auquel on ne peut rester indifférent.

(juin) Tarbes, La Galerie d'Art; (21/09-05/10) Pau, Galerie Petronz. Jeune Peinture (avec Gérard Larguier, Giacomo de Pass, Pierre Martinez).

- ? in ?, ?

«Jean Hick trouve son inspiration dans la musique; nous ne doutons pas qu'il connaisse parfaitement l'étroite parenté qui existe entre les vibrations colorées et les vibrations musicales.

Il cultive ce qu'il est convenu d'appeler « l'abstrait », qui ne serait pour un musicien initié qu'un éloquent figuratif.

En effet, ses compositions s'échelonnent de bas en haut de lignes verticales dont les tons froids, gris, bleu-vert, s'étagent à partir du bas pour faire place à une orchestration

de plus en plus légère, affinée et lumineuse, qui marque les hauts sommets de la symphonie musicale.

Tout est musique et poésie chez Hick et si l'on voit la musique, on perçoit aussi le son et le mouvement. »

Liège, Théâtre de l'Etuve : saison 1963-1964

(02-24/11/1963) Liège, Théâtre de l'Etuve : « La Guerre de la vache » de Roger Avermaete (Homme de lettres anversois). Pièce en 12 tableaux créée à Liège au théâtre de l'Etuve le 2 novembre 1963.

Mise en scène : Jean-Pierre Willemaers. Décors et costumes : Evald Chikowski.
Musique et chansons : Jean Hick.

(mai 1964) Liège, Théâtre de l'Etuve : « Poèmes de la Vie d'un homme » de Nazim Hikmet (Montage poétique).

Mise en scène : J.P. Willemaers

Musique de Jean Hick interprétée par Milou Struvay (trompette) et Georges Leclercq (basse).

Jean Hick réalise également les costumes et les décors (projections de diapositives d'aquarelles réalisées pour l'occasion).

* Nâzım Hikmet est l'une des plus importantes figures de la littérature turque du 20^e siècle, et l'un des premiers poètes turcs à utiliser des vers libres comme le fit Orhan Veli. Hikmet est devenu, de son vivant, l'un des poètes turcs les plus connus en Occident et ses travaux ont été traduits dans plus de cinquante langues. Cependant, dans son propre pays, il fut condamné pour marxisme et demeura en Turquie, même après sa mort, un personnage controversé. Il passa quelque quinze années en prison et baptisa la poésie *le plus sanglant des arts*. Ses écrits soulignent la critique sociale.

(1964) Liège, Théâtre de l'Etuve : « La Célestine » tragi-comédie de Calixte et Mélibée de Fernando de Rojas

Œuvre en prose du XV^e siècle, écrite en castillan et la plus traduite après le Don Quichotte de Cervantès, qui nous livre un message irrévérencieux envers Dieu, la nature et l'absurdité de la vie humaine.

Musique Jean Hick

1967

(13/10-26/10) Liège, Galerie Baudoux. Hick Jean. « De Coltrane à Shankar › ›, Huiles
* Feuillet-catalogue : texte de Julie Vauvert.

Jacques Parisse sur les ondes de la R.T.B., 20/10.

« Hick refait surface 35 boulevard Kleyer après un long silence. Si mes souvenirs sont exacts sa dernière exposition personnelle date de mars 1961, elle avait eu lieu à l'Apiaw où il avait montré de belles gouaches : noir, blanc et brun dominaient dans un gestuel nerveux et sensible. Le côté baroque de ses œuvres avait emporté l'adhésion. Je me souviens aussi, plus tard, avoir vu de grandes toiles marquées peut-être par Mark Tobey. Puis Jean Hick disparut des salles d'exposition pour se consacrer à la musique. Les toiles que présente Jean Hick dans cette nouvelle galerie des hauteurs de Liège restent lyriques puisque la couleur domine la forme. La couleur est charpentée par des traits noirs - un peu à la manière de Soulages - qui forment des angles ou se nouent en cercle »

- J.M. Roberti in Combat, 19/10/67.

« Sans doute n'avons-nous pas pu nous défaire de l'habitude probablement instinctive de chercher certaines représentations d'objets ou de visages dans ses compositions. Mais quoique nous n'y ayons trouvé aucune « image », nous avons été séduits par les impressions qui se dégageaient de ces œuvres. Aucun mélomane ne demande à la 3^e Symphonie de Beethoven de « bruiteur » l'épopée napoléonienne. Chacun admet au contraire que la musique communique des impressions abstraites. Pourquoi la vue ne doit-elle jamais valoir l'ouïe ? Il nous paraît, donc, en/in de compte, normal que l'abstraction puisse aussi exister dans l'art pictural. Les œuvres de Jean Hick qui nous semblent très valables par la richesse de leur coloration et par la grande sincérité qu'elles exhalent, constituent des recherches d'impressions comme le sont, en musique, celles du jazzman Coltrane ou du compositeur hindou Shankar. (...)»

1968.

(04/05-26/05) Anvers, S.A. B.P. Belgium. Huiles (avec J. Vanderheyden).

- Texte de présentation écrit et lu par le poète et historien d'art Paul de Vree.

« L'œuvre de J.Fr. Hick peut être rangée sous l'étiquette de l'expressionnisme abstrait.

A voir les structures comme des poutres de charpente, bien qu'exécutées sur un plus petit format, il y a, jugé sur l'apparence, des points de contact avec Soulages, Kline et Mortier. Mais du côté de l'inspiration la comparaison et l'analogie ne tiennent plus. Comme peintre de son temps, J.Fr. Hick subit très fortement l'influence du jazz et particulièrement celle du saxophoniste John Coltrane. (. ..). On admire Coltrane pour sa phrase montante, son jeu dans le haut registre, son feu d'artifice d'éléments isochrones, son explosion du son, son exorcisme. D'un autre côté, Coltrane ne dégénère jamais en démente ou automatisme. Même quand il improvise, son inspiration se déploie organiquement. La peinture « Ascension » de Hick elle aussi est, en même temps, exaltée et maîtrisée. Le treillage noir et diagonal noue les fragments de feux isochromes et montants. Le contraste noir et rouge est le croisement de transe et de recueillement. Ainsi naquirent chez Hick plusieurs impressions et ragas d'une vibration intérieure, les toiles surtout où la diagonale domine. La même où la partition de couleur vire de nouveau vers les horizontales et les verticales modérantes, les vibrations sont encore visibles. (...). Le cithariste Ravi Shankar, qui les derniers temps joue un rôle dans l'évolution du folk-song, a une part dans la sensibilité de l'artiste. Dans la musique indienne nous touchent la mélodie et la note gracieuse plus que l'harmonie. Ceci est principalement prouvé par les toiles dans lesquelles le noir et le bleu se croisent avec leur éclat poli.

Dynamisme, blue note et mélodie, voilà les clés des psychogrammes en couleur de J.F. Hick, qui interprètent le besoin d'une révolte musicale et picturale dans un monde devenu trop fonctionnel.

Mr. J.F. Hick, je suis très heureux de pouvoir vous introduire en pays flamand. Je ne sais si vous avez compris la courte interprétation de votre œuvre que je viens de faire, mais je l'ai vue sous l'angle de votre admiration pour les recherches musicales de Coltrane et Shankar. Vos peintures me semblent être les psychogrammes d'une vibration enthousiaste, causée par la jubilation du jazz de Coltrane et/ou la mélodie du chant indien moderne, en somme d'un croisement de dynamisme et de blue note. Si certaines de vos toiles sont savamment dynamiques et pathétiques, les autres se distinguent par un équilibre heureux, gracieux et lyrique, tout en restant exploratif et vivace. Par les éléments de structure et les fragments de couleur vos tableaux et gouaches n'ont pas de limites et c'est justement ce besoin d'actualité et d'infini qui cause la participation et la réflexion du spectateur ouvert aux mouvements profonds de son temps ».

Le peintre Jean Hick et ses amis poètes

François Jacqmin. Texte d'introduction à l'exposition de l'Oasis, 1983.

C'est une singularité de la physique moderne de déclarer qu'on ne peut prétendre à une formulation de la matière. Autrement dit, par un paradoxe tout aussi singulier, la rigueur scientifique du vingtième siècle aboutit à la plus formidable des incertitudes, celle qui touche ce qui est.

Si l'on invoque un des fondements de la physique contemporaine, c'est surtout pour amener le parallèle entre l'esprit scientifique et la pulsion artistique ; car ces deux approches du monde ne sont pas contradictoires. A la manière qui lui est propre l'artiste d'aujourd'hui a également senti le profond inconvénient d'assigner une forme précise à sa vision du monde.

Ceci ne laisse pas entendre qu'il se résigne à la partie vague des phénomènes. En réalité, il s'agit d'éviter l'encerclement formel, le dogme de l'image.

Jean Hick emprunte la partie la plus riche de l'indéterminé. C'est en quoi on pourrait apercevoir un versant contemplatif à son œuvre. Il s'abstient de nommer les choses afin de les mieux comprendre.

La volonté d'intervenir avec la plus grande discrétion, le souci de limiter ses rapports avec le monde aux limites mêmes de la peinture, font que l'on se trouve devant une sorte de sagesse picturale. Voici donc un peintre de la présence et de l'effacement alternés.

Pour conclure, on serait fondé de dire que l'art, chez lui, c'est le bon sens illuminé.

Marcel Piqueray. Texte inédit, avril 1992.

La gouache de Jean Hick fixée au pied de mon lit
renouvelle mon regard sur elle tous les matins.

Il s'agit d'une sorte de naissance dans l'immobilité.

Source de silence et de profonde solitude.

Mais comme une solitude sourdement concertée
entre les deux silhouettes qui se font face.

Il y a, dans le message feutré de Jean Hick,
un mystère qui n'en finit pas de m'inspirer
une indicible interrogation, inépuisable.

Joseph Urban. Texte inédit, 29 mars 1993.

Jean Hick ou la tessiture des ombres

En ces temps de tintamarres balbutiants où, faute d'idées, l'on va proclamant que l'exploitation d'un seul concept (ô, préciosité jacassante !) représente - en même temps qu'un filon très rémunérateur (et tant pis pour l'appauvrissement de l'intellect) - la quintessence de l'esprit le plus fin et d'une élite crémeuse; il serait bon de se tourner vers ces in(c)lassables chercheurs de bleu, ces humbles discrets qu'aucune vaine gloriole des premières pages ne détournera jamais de leur œuvre, qu'aucun feu de rampe n'éblouira vraiment.

Depuis plus de trente ans, Jean Hick fait partie de ces doux alchimistes lui qui, alors que s'époumonaient sûrement les mines de charbon, disséquait le brun en minces couches d'ocres, de bistres ou de tabacs légers. Depuis lors, sans cesse, s'envolent de ses pinceaux, mille formations de mille informels, se révèle une géométrie irisée où les courbes naissent de brisures parallèles et d'atomes droits. Formes au-delà desquelles viennent enfin se fixer les émotions.

Pêcheur patient en ses rivières de couleurs ou jardinier infatigable devant ses semis de pigments, Jean Hick arrive à l'âge où commence la vie de peintre (l'envie de peindre). Parce que l'œil maîtrise les tons, parce que les doigts sont dompteurs de pastels, d'huiles et d'encres ; parce que le pinceau est membre de la main et qu'il peut orchestrer, mûr et sage, le sentiment.

Jean Hick est un peintre mélomane, Il connaît la tessiture des ombres. Des ombres cachées parmi l'ombre, elle-même lumière d'une autre obscurité. Le jaune aigu n'est pas le jaune, il est aussi safran d'ors porteurs de citrons et de tournesols. L'azur cristallin n'est pas le bleu, il est mille saphirs sertis de milliers d'indigos. Aux noces vermeilles des coraux cramoisis, les corbeilles regorgent de cerises, fraises et groseilles, de parures d'amarantes et de rubis sans pour autant décrire le grave rouge. De même qu'une symphonie n'est pas la musique, aucune goutte de couleur n'est-elle la couleur... Inlassable voyeur, l'œil va vers la toile qui souffle sur les yeux. Les glacis percolent les tons pour que coulent les couleurs. Il faut se promener très lentement devant les travaux de Jean. Effacer le bruit de nos pas, la forge de nos haleines afin d'entendre la toile se tendre, d'écouter l'encre déchaînée chiner dedans les arabesques,

de pressentir la passion des pastels passereaux. Ici c'est la mer qui assaille le ciel ; là, des volcans abyssaux qui se gonflent de vies. Paysages choisis, décharnés, non par la douleur, mais parce que dénués de l'inutile, mettant à nu l'essentielle charpente, le magique équilibre qui ne supporterait le moindre nuage superflu. Paysages écrits, calligraphiés où l'indispensable orage qui gronde nous promet toujours le lumineux mutisme qui, bientôt, comblera nos angoisses...

Ecrire sur la peinture, c'est souvent se condamner à une pâle paraphrase tant la force primitive du trait recèle mille vocables indicibles car pauvre est notre parole et bavarde la prose.

Jean Hick nous tend la main, nous ouvre son regard. Il nous suffit de tendre les yeux, d'ouvrir nos doigts et de nous laisser emporter là où la sage douleur dort dans un silence d'ombres et d'or...

Bébé, je fus bercé, caressé par la musique. Je vivais chez mes grands-parents paternels. Mon grand-père était musicien amateur. Il chantait et, surtout, jouait du tuba. Son plus jeune fils ainsi que mon père étaient également musiciens. Ils chantaient et jouaient du piano. Je fus élevé dans la musique. J'avais quatre, cinq ans, lorsque mon père commença à m'apprendre à lire la musique. A six ans, j'étudiais le violon chez un professeur extraordinaire. Un maître de musique qui, après avoir fait carrière comme soliste en Allemagne, travaillait la composition, de la musique à quarts de ton. Hubert Lenaerts, mon maître de musique, lorsqu'il était content de mon travail, me récompensait en me jouant une pièce au piano, particulièrement du Debussy (...)

Il jouait du piano de la pointe des doigts, comme s'il jouait du violon. Ses doigts n'avaient jamais l'air d'agir directement sur les touches. Il éprouvait les sensations au-dessus du clavier. Lorsqu'il jouait, il semblait quasiment ne pas avoir conscience des ressources spécifiquement pianistiques de l'instrument, il ne faisait rien pour les exploiter. Il utilisait le piano comme moyen de projeter les sensations de son analyse propre et particulière de l'œuvre qu'il jouait.

Donc, j'ai appris et travaillé la musique pendant bien des années. Mon père avait des amis musiciens, des amis peintres qui fréquentaient régulièrement la maison. Ce qui était bien plus excitant pour moi que les petits copains. A cette époque, je n'étais que dans la musique. La peinture ne m'avait pas encore touché bien que mon père peignît en amateur.

Je devais avoir huit ou neuf ans. Mon maître de musique me parlait beaucoup de ses compositions à quarts de tons. J'aimais l'écouter m'en parler, comme j'aimais l'écouter me jouer, non sans me faire remarquer au passage les tendances abstraites de Debussy : «Terrasse des audiences au clair de lune», «Ondine», « Feu d'artifice »... Cela me bouleversait toujours.

Un soir d'hiver - c'était pendant la guerre et, à cette époque, il n'y avait pas d'éclairage publics - seule la pleine lune éclairait la neige qui était tombée abondamment. Je revenais en rêvant de ma leçon de musique où mon maître m'avait joué - est-ce un hasard ? - « Clair de lune » de Debussy. Lorsque, subitement, je fus saisi, ébloui par le nombre de couleurs indéfinissables que reflétait la neige sous la lune. Quel spectacle !... Cette neige que, jusque-là, je n'avais vue que blanche ou sale. Et voilà qu'en une seconde elle est toute couleurs !

Je crois que ce fut le déclic.

Pendant longtemps, sur du papier blanc, avec les couleurs de mon père, j'ai essayé de refaire, de faire cette neige toute couleurs. Je n'y suis jamais arrivé... Et pas plus aujourd'hui que jadis.

D'ailleurs, si j'y étais arrivé, la peinture, pour moi, ce serait fini.
(...)

Je l'avais mon point de départ : la neige éclairée, illuminée par la lune. Non seulement j'avais découvert la couleur, mais aussi que mon maître de musique était un tout grand coloriste... Les œuvres qu'il me jouait au piano, Debussy, Bach et aussi Schönberg devenaient de plus en plus pour moi de la musique pure, de l'abstraction pure, de la couleur pure...

C'est à cette époque que je rêvai devenir compositeur...

Je n'avais plus que musique et couleur en tête... Tout ce que je regardais dans la nature devenait couleur, vibration, sonorité... abstraction...

Jean Hick, ,
extrait des « Entretiens Jean Hick, Andrée Discry et Marc Renwart , février-mars 1993», au catalogue de l'exposition *Jean Hick, ou le rêve pris sur le fait*, CWAC 9/5-6/6 1993, p.5-6.